

Analyser et transmettre : l'œuvre de Mouloud Feraoun

par Christiane Chaulet Achour

Rien n'est plus délicat que de travailler sur l'œuvre de Mouloud Feraoun. Car l'exemplarité de cet intellectuel dans l'histoire récente de l'Algérie et son assassinat tragique irradient, à juste titre, sur le parcours de vie et d'écriture, faisant écran à une approche qui ne soit pas hagiographique ou qui soit soupçonnée d'établir une distance critique où l'objectivité recherchée cache l'empathie pour une œuvre et une vie.

Je voudrais donc tenter ce que j'avais initiée le 14 avril 1993 à la salle du centre des œuvres sociales de la wilaya de Tizi-Ouzou dans des journées d'étude consacrées à l'écrivain pour le 80^{ème} anniversaire de sa naissance : retracer mon parcours de recherche pour en comprendre les enjeux et l'intérêt. Car il est remarquable que, parmi nos classiques, Feraoun soit l'écrivain le moins étudié dans des ouvrages d'une certaine ampleur.

Ma première incursion dans l'œuvre de ce classique algérien fut celle de ma thèse d'état en 1982 et de son édition à l'ENAP en 1985, sous le titre, *Abécédaires en devenir – Langue française et colonialisme en Algérie*. Si elle comprend de nombreuses pages consacrées à Feraoun, elle ne lui est pas entièrement consacrée. Autour d'une trentaine d'œuvres de ce que l'on appelait alors « les littératures du tiers monde », mon propos était de reconstituer un contexte, le contexte colonial, et ses effets d'abord sur l'apprentissage linguistique de la langue de l'autre et ensuite, sur la formation reçue qui s'imprimait durablement dans les pratiques d'écriture de ceux qui devenaient eux-mêmes les transmetteurs. Aux côtés d'écrivains comme Joseph Zobel, Camara Laye, Cheikh Hamidou Kane, Mouloud Mammeri et d'autres, l'œuvre de Feraoun prenait sa place. D'abord une place centrale par le genre autobiographique auquel elle donnait pour longtemps ses lettres de noblesse ; ensuite par la manière d'inscrire la réalité particulière de sa région d'origine, la Kabylie, en français en apprivoisant son étrangeté et en reproduisant des modèles acquis, légèrement mis en incompatibilité de représentation, par l'humour ou l'ironie légère qui caractérisaient certains passages de ses romans. Ainsi ces études, génériques et stylistiques, s'intéressaient plus au texte qu'à l'homme et appréciaient ses performances d'écriture sans en plaquer les interprétations sur les positions citoyennes de l'écrivain comme beaucoup de lectures biaisées ont cru devoir l'affirmer. Peu de temps après, ces analyses ont été remises sur le métier, enrichies par toutes les remarques reçues, en tenant compte de la difficile appréhension de la démarche ; elles ont donné lieu à une étude publiée aux éditions Silex à Paris sous le titre,

Mouloud Feraoun, une voix en contrepoint. Entièrement centrée, cette fois, sur l'écrivain et son œuvre, elles ont apprécié sa place dans l'enseignement de l'Algérie indépendante à partir de l'étude des manuels, le contexte dans lequel il avait écrit en insérant des présentations d'autres textes qui paraissaient à son époque sur la Kabylie et comment, comme tout écrivain le fait, il s'insérait dans « un ordre du discours », en contrepoint, c'est-à-dire en contestant un certain nombre de préjugés mais sans élever la voix, et en se mesurant aux affirmations des autres et de Camus par exemple, avec doigté et perspicacité ; au fond, ce qui m'intéressait était de circonscrire les limites objectives et subjectives de son œuvre et ainsi, d'en apprécier l'originalité et les contraintes. Car comment penser qu'un écrivain à l'époque coloniale puisse écrire, créer en toute liberté sans tenir compte de l'environnement dans lequel il vit ? Comment évacuer l'ambivalence que fait naître une formation qui, tour à tour, fascine et rebute. *A posteriori*, l'édition de son roman inachevé, *La Cité des roses*, confirmait, sinon la justesse de mes interprétations, du moins la pertinence des orientations de mes interrogations. Feraoun y évoque sa dernière année d'études à l'Ecole Normale de Bouzaréa : « cette dernière année d'études au bout de laquelle j'allais devenir instituteur du bled, après un difficile examen. Toute ma carrière durant, je n'ai cessé d'évoquer cette année-là. Dès le début, j'ai pris l'habitude de tout y mettre, c'est-à-dire de tout y puiser : mon érudition de primaire, ma morale d'éducateur, mon credo de pédagogue ou mes recettes de charlatan, ma vanité puérile et mon assurance entêtée. J'offrais mes maîtres comme modèles et je décrivais l'école normale comme un lieu saint. De ce haut lieu, je plongeais mon regard sur le monde et je faisais constater que l'univers gravitait tout autour. Je n'ai jamais revu aucun de mes professeurs, ni même la boîte mais qu'ils sachent bien l'une et les autres que ma dette, je l'ai payée au centuple. Ils ne me demandaient rien, certes, et si précisément ils avaient connu cet amour exclusif, mon aveuglement les aurait sans doute gênés, car enfin j'ai bel et bien réussi, avec le temps, à les défigurer tout à fait et il ne reste plus d'eux en ma mémoire que l'image idéale que peu à peu j'en ai tirée, au fur et à mesure que s'estompait leur réalité moins belle.

Dieu sait pourtant si j'ai souffert à l'école normale et quels mauvais souvenirs j'aurais pu éternellement en garder. Eh ! bien, non. Cette dernière année d'études a dominé toute ma vie et il ne m'est pas possible, aujourd'hui, de concevoir que l'individu, somme toute estimable, qui vous livre son cœur eût pu sans elle exister, non seulement en temps qu'éducateur mais tout simplement en tant qu'homme » (p. 164).

Les critiques plus épidermiques que raisonnées qui accompagnaient mes analyses m'ont incitée à insister pour que les textes mêmes soient disponibles pour le public car, finalement,

la meilleure démarche était de lire l'écrivain. L'ENAG venait d'inaugurer sa collection « El Anis » et j'ai eu l'occasion alors de présenter chaque œuvre de Feraoun pour le grand public, excepté *La Terre et le sang* où la présentation fut faite par Mouloud Mammeri. Car il était et est toujours nécessaire que des lecteurs effectifs se multiplient pour qu'on puisse débattre de l'interprétation des textes en toute sérénité et débats constructifs sans agiter tel ou tel drapeau d'appartenance légitimant, à lui seul, le discours autorisé à être tenu sur un écrivain.

Parallèlement, je publiais quelques articles en dehors d'Algérie pour proposer mes lectures des textes, ne me risquant que rarement, et seulement quand c'était utile à mes démonstrations, à raconter la vie de M. Feraoun. Toute vie est passionnante et celle de cet écrivain l'est tout particulièrement. Mais mettre en lumière le contexte où émerge une œuvre, les autres œuvres qui l'entourent permet d'en mieux déceler les opacités et les complexités : c'est ainsi véritablement qu'on sert un texte pour le transmettre aux générations suivantes qui ne connaissent pas ce contexte. Et on reconnaîtra que peu a été fait pour faire connaître dans toutes leurs dimensions ces trente dernières années de la colonisation en Algérie. C'est ce réel souci de produire un savoir, des connaissances, sujettes à discussion bien entendu, mais avancées avec arguments à l'appui, qui me semble être l'intérêt du métier de critique littéraire et d'enseignante de littérature. L'œuvre de Mouloud Feraoun est une de celles qui accompagnent depuis le début mes incursions critiques, comme celles de Mohammed Dib, d'Albert Camus, de Frantz Fanon, d'Emmanuel Roblès, de Jamel-Eddine Bencheikh, de Jean Sénac et d'autres : chacune apporte sa contribution à la connaissance du passé proche qui illumine ou obscurcit notre présent. Se contenter d'une paraphrase et d'une célébration n'aide pas à en extraire tout ce qu'elles peuvent nous offrir de significations et d'imaginaires autrement outillés qu'aujourd'hui. Un ouvrage de synthèse et d'histoire de notre littérature dans son pan en langue française me permit aussi de redimensionner l'œuvre féraounienne dans l'ensemble ouvert de la littérature algérienne : mon *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, publiée en co-édition en 1990 à l'ENAP à Alger et chez Bordas à Paris.

M'intéressant à une écrivaine nouvellement venue dans le champ littéraire alors, Malika Mokeddem, j'ai pu encore approfondir mon approche du geste de création de Feraoun dans une étude comparative, en 1996, de leurs deux parcours successifs, « L'Echappée scolaire : Mouloud Feraoun et Malika Mokeddem », prenant à la fois élan et retenue dans le contexte colonial pour l'un, dans celui de la post-indépendance pour l'autre. Ne pas isoler un écrivain dans un splendide isolement est toujours un service à lui rendre pour le comprendre car la comparaison permet de faire apparaître des dimensions que l'étude monographique occulte.

Sur cette lancée, je proposais au colloque de Tipasa-Alger, sur « Albert Camus et les lettres algériennes » (2006-2007, éd. du Tell), une mise en récit et en perspective de quatre trajectoires d'intellectuels-écrivains de générations proches sous le titre, « Le damier algérien Pour une étude de l'"Algérie intellectuelle" - Itinéraires comparés d'écrivains au temps de Camus », étude éditée dans les deux tomes de ce colloque. Je me proposais de mettre en synergie des itinéraires d'Algérois : « Nous comparerons tout d'abord les milieux où ils sont nés puis leur "mémoire écolière" pour finir par quelques données sur leur entrée dans le champ de l'écriture et de l'édition. Quelle est la part de hasard dans leur émergence en tant qu'écrivain ? Est-elle indépendante de leurs conditions de formation et de vie ? Quelle est la part de nécessité due à ce qu'est l'Algérie alors ? » Feraoun se retrouvait en aîné aux côtés de Camus puisqu'ils sont nés en 1913, suivis par Mostefa Lacheraf et Jean Pélégri. De telles mises en commun quand elles suivent avec précision les faits, les dates et les circonstances de vie font apparaître bien des éclairages pour comprendre nos écrivains et notre histoire.

En 2010, un travail sur les expériences inaugurales de l'école durant la période coloniale me permettait de revenir sur « Mouloud Feraoun, l'écrivain instituteur » explorant à la fois la signification que l'on peut avancer de ses traductions de la poésie de Si Mohand, l'écriture de ses romans et les articles et contributions diverses données dans le cadre de sa profession. J'avais été frappée en travaillant sur le contexte des *Chemins qui montent*, publié en 1957, par l'importance que revêtait la prise en charge de l'ensemble des textes publiés par Feraoun en même temps que son roman : car l'écriture entraîne l'écriture et il y a des périodes plus productives que d'autres dans la vie d'un écrivain. Entre le jeune instituteur entamant la rédaction de « Fouroulou Menrad » et l'écrivain mettant au point *Les Chemins qui montent*, il y a la différence due à l'évolution d'une vie personnelle mais aussi aux changements profonds du contexte. Quelques années seulement mais qui pèsent lourd en Algérie. Feraoun écrit alors dans la période la plus dramatique de la décolonisation, celle où la complexité des situations vécues a atteint une intensité parfois ingérable. Parallèlement à cette dernière fiction, il écrit deux articles à lire absolument, « Les écrivains musulmans » et surtout, « La littérature algérienne » où il définit la position et le travail que font les écrivains de sa génération. J'ai rappelé aussi la controverse autour de ses livres dans le courant nationaliste ; enfin le fait qu'il publie déjà les extraits de son étude sur *Les poèmes de Si Mohand* qui seront édités par les éditions de Minuit en 1960. Ce roman, le plus revendicatif, le plus lucide et le plus déchiré de l'auteur, survit à son époque, comme les deux premiers, mais pour d'autres raisons. Au-delà de l'anecdote proprement-dite, les symboles que véhicule cette œuvre sont intéressants : la position-frontière entre deux sociétés et deux cultures, le désir d'être du

groupe et d'en être distinct. En parallèle, le *Journal* affirme : « plus d'idéalisation ni de nostalgie atténuante, mais des questions sans réponse, des questions dont la seule réponse est la mort violente ou la dissolution étouffante dans le groupe. » L'œuvre de Feraoun est bien à relire car elle nous fait réfléchir – et en cela elle est d'une troublante actualité – sur l'exclusion, l'intolérance, le racisme, l'intégration, la différence, la laïcité et l'autonomie de l'individu dans sa communauté.

On ne peut se passer de lire Feraoun, que la lecture de ses romans nous emporte ou nous intéresse simplement, car il est un pionnier. Il a été précédé d'une première génération de romanciers – Ould Cheikh, Chukri Khodja, Hadj Hamou... – mais par son premier récit, il marque l'entrée des « fils de pauvres » dans la littérature algérienne. Jusque là, c'était plutôt les fils de notables qui accédaient à l'écrit (dans les deux langues) : cette position de pionnier explique en partie l'expression de la solitude, de l'isolement qu'il exprime si souvent, soit par la vie de ses protagonistes, soit dans ses lettres. Son œuvre exprime la situation contradictoire que vit un intellectuel de l'époque pris entre son nouveau statut arraché à la force du poignet mais qui l'a introduit, par la porte de la culture et de l'instruction, dans la demeure de l'Autre où tout n'est pas noir, bien au contraire, mais où il demeure, malgré tout – son *Journal* l'exprime dans de nombreux passages –, dans son statut de colonisé subissant la colonisation. Il négocie dans son écriture une autre forme de dialogue où l'on suggère plus que l'on ne dénonce, où l'on met une pointe d'ironie ou de scepticisme plutôt qu'un accent direct de révolte.

Ne pas le lire, ne pas l'enseigner, c'est priver les générations suivantes d'une part importante de leur héritage et de leur histoire. Définissant les écrivains algériens « autochtones », il écrivait : « les plus significatives de nos œuvres contiennent toutes l'essentiel de notre témoignage : on le retrouve un peu partout, discret et véhément, toujours exprimé avec une égale fidélité et le même dessein d'émouvoir. »

Cette voie ouverte – et qu'une critique littéraire qui se veut honnête, informée et interrogative explore – faut-il la fermer ?